

LIVRE SIXIÈME

GLOIRE DU BIENHEUREUX DE MONTFORT

SES CONGRÉGATIONS. —

AFFAIRE DE SA BÉATIFICATION.

CHAPITRE I^{er}.

COMPAGNIE DE MARIE.

Si cette vie corruptible n'est, dit le Pape saint Grégoire, qu'une mort prolongée, on peut dire que la mort des saints n'est pas une véritable mort, mais une vie qui se prolonge, non seulement dans la bienheureuse éternité, mais encore sur cette terre, où tout passe et disparaît avec tant de rapidité. Le souvenir de leur enseignement, de leurs vertus, de leurs bienfaits, les prodiges qu'ils continuent à opérer, à travers les siècles, leurs tombeaux vénérés, leurs fêtes que l'on célèbre dans l'Eglise, leurs noms que l'on reçoit au baptême et que l'on porte avec honneur, quelquefois les livres édifiants et instructifs qu'ils ont laissés, les Congrégations religieuses qu'ils ont fondées, tout les fait vivre après leur mort.

C'est ainsi que le Bienheureux Louis de Montfort, descendu dans la tombe, il y a de longues années, semble être encore vivant au milieu de nous. Parler des Congrégations religieuses qu'il a établies, de l'affaire de sa béatification, de son tombeau glorieux, de ses écrits, de ses vertus, de ses miracles, c'est raconter encore sa vie, c'est toujours continuer son histoire qui se prolonge après sa mort. C'est ce que nous allons faire dans ce sixième Livre. Nous parlerons tout d'abord de la Compagnie de Marie. La pensée du saint Fondateur était que les Missionnaires et les Frères institués par lui ne formeraient qu'une même Communauté sous le vocable du Saint-Esprit ; cependant la Société particulière des Missionnaires devait porter le nom de Compagnie de Marie, tandis que les Frères conserveraient celui de Frères du Saint-Esprit.

Nous avons vu que, dans les dernières années de sa vie, le Bienheureux de Montfort s'était attaché deux jeunes prêtres qu'il espérait voir continuer l'œuvre des missions ; ces deux prêtres étaient les Pères Vatel et Mulot. Au moment de sa mort, ils n'avaient encore pris aucun engagement ; mais, après avoir médité, prié et consulté, ils se décidèrent enfin à poursuivre la carrière apostolique, et à marcher sur les traces de celui qui avait été leur modèle en toutes choses.

Bientôt quelques nouveaux ouvriers vinrent se joindre à eux, et, en 1722, vers la fête de saint Pierre, ils se réunirent pour la première fois en Communauté, avec quelques Frères, dans une maison achetée pour les recevoir à Saint-Laurent-sur-Sèvre, auprès du tombeau de leur saint Fondateur. Déjà les Filles de la Sagesse habitaient dans ce lieu, depuis deux ans. Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, leur avait donné le P. Mulot pour supérieur, et les missionnaires, à leur tour, le choisirent également pour leur supérieur, à la

fin d'une fervente retraite. Dès lors il se trouva à la tête de toute la famille religieuse du grand Serviteur de Dieu. Depuis ce temps, le supérieur des Pères de la Compagnie de Marie et des Frères du Saint-Esprit a toujours été reconnu comme supérieur des Filles de la Sagesse. C'était l'intention du saint Fondateur, comme le déclare dans son testament la Mère Marie-Louise de Jésus. Le premier acte d'autorité du supérieur général fut de recevoir les vœux de trois ou quatre Pères et de cinq ou six Frères, auxquels il assigna un costume particulier.

A cette époque, Saint-Laurent, qui appartenait au diocèse de La Rochelle, était le chef-lieu d'un vaste doyenné qui comprenait tout le canton actuel de Mortagne, avec les paroisses dont les noms suivent : Les Epesses, Châtillon, Saint-Jouin-sous-Châtillon, Saint-Aubin-Baubigné, Moulins, la Chapelle-Longueau, le Puy-Saint-Bonnet, le Longeron, Torfou, Roussay, Montigné, Saint-André-de-la-Marche, la Séguinière, la Romagne, Saint-Christophe-du-Bois, la Tessouale. Ce doyenné renfermait une abbaye célèbre, celle de Châtillon-sur-Sèvre (autrefois Mauléon), de l'Ordre de Saint-Augustin. Quatre paroisses étaient à la nomination du doyen.

Le bourg de Saint-Laurent est situé sur la rive gauche de la Sèvre Nantaise, dans un bassin profond que traverse la rivière. Il est entouré de collines escarpées qui lui forment comme une ceinture de granit ; ses maisons sont jetées sans alignement le long de ses rues étroites et tortueuses. Point de monuments à visiter, en dehors de ses trois Communautés, qui font toute sa gloire et son unique richesse. Calme et tranquille, au fond de sa belle vallée, ce bourg a vraiment une physionomie à part : on peut dire que c'est le sanctuaire de la prière, de la méditation et de l'étude.

Quand les enfants de Montfort vinrent habiter

Saint-Laurent, le doyen était M. René-Félix Rougeon de la Jarrie, qui d'abord ne leur fut pas très favorable, mais qui ne put leur refuser son estime et son affection, lorsqu'il eut appris à les bien connaître.

Le R. P. Mulot, premier successeur du B. de Montfort, a gouverné les Communautés de Saint-Laurent pendant plus de 30 ans. On peut dire que ces Communautés lui doivent, d'une certaine manière, presque autant qu'à leur vrai Fondateur. Celui-ci lui avait laissé quelques rares matériaux avec lesquels il devait construire de beaux et solides édifices. Il dirigea ses Congrégations avec une grande intelligence, accompagnée de la douceur et de la fermeté que requiert une pareille administration. Les soins constants qu'il leur donnait ne l'empêchèrent pas de se livrer aux missions jusqu'à la fin de sa vie. Il n'en a pas donné moins de 220, depuis que Montfort l'avait appelé à sa suite, en 1715, jusqu'à sa mort en 1749. Que d'âmes sauvées, et que de mérites obtenus par ce pieux et intrépide apôtre ! Il mourut pendant les exercices d'une mission à Questembert, dans le diocèse de Vannes, le 12 mai 1749, à l'âge de 66 ans. Sa tombe y est encore entourée de la vénération publique.

Il eut pour successeur le R. P. Audubon, des Sables-d'Olonne, qui ne fit pas éclater moins de vertu dans sa conduite personnelle, moins de sagesse dans la direction de ses Communautés, ni moins de zèle pour l'œuvre des missions et le salut des âmes. Lui aussi il eut la gloire et le bonheur de mourir sur le champ de bataille de la vie apostolique. Ce fut pendant une mission qu'il donnait au Poiré-sous-Velluire, à la fin de 1755, qu'il termina sa sainte mais trop courte carrière. Il n'était âgé que de 45 ans. Dans l'espace de 13 ans, cet ardent apôtre de l'Evangile avait prêché 80 missions et plusieurs retraites. Ses obsèques se firent au Poiré, avec

une grande pompe, au milieu des larmes de ses confrères et de tout le peuple.

Le R. P. Besnard, qui lui succéda, était né à Rennes, le 5 août 1717, un an après la mort du Bienheureux de Montfort. Entré dans la Compagnie de Marie en 1743, il se livra, dès le commencement, à l'œuvre des missions avec toute l'ardeur de la jeunesse et avec tout le feu d'un cœur rempli d'amour pour Dieu et le prochain. Il aimait la vie du missionnaire, et, dans son activité dévorante, il trouvait toujours trop long le temps qu'on lui laissait pour se reposer. Après son élection, il prêcha encore un grand nombre de missions. Dans les dernières années de sa vie, il fut entièrement absorbé par les occupations que lui donnaient ses Communautés. Depuis 1743 jusqu'en 1776, nous comptons au moins 120 missions et une dizaine de retraites prêchées par lui. Il gouverna la famille de Montfort pendant 33 ans et mourut à Saint-Laurent, le 22 avril 1788, à l'âge de 71 ans. Il ne négligea rien de ce qui regardait le temporel et le spirituel de ses Congrégations. Il obtint du roi Louis XV des lettres patentes qui leur donnaient une existence légale. C'est lui qui fit construire le premier bâtiment que l'on aperçoit, en entrant dans la Communauté de la Sagesse, et la maison qu'occupent aujourd'hui les missionnaires. Toujours au travail, il sut trouver le temps d'écrire une foule de lettres, de faire beaucoup de règlements utiles, et de recueillir des notes intéressantes sur le Bienheureux de Montfort. Il avait eu le bonheur de vivre avec les Pères Mulot, Vatel et Le Vallois, et du temps de la Mère Marie-Louise de Jésus. Il avait pu recueillir de leur bouche les détails les plus sûrs et les plus édifiants touchant le Serviteur de Dieu.

Son successeur fut le P. Micquignon, du diocèse d'Amiens. Entré dans la Compagnie en 1768, il n'occupa que pendant quatre ans la place de supérieur général,

et mourut à La Rochelle, le 18 janvier 1792. Sa fin fut certainement avancée par l'impression extrêmement vive que produisit sur lui la vue des profanations de cette époque désastreuse. Il ne pouvait entendre sonner la Messe d'un prêtre assermenté sans en frissonner : « Encore un sacrilège ! s'écriait-il avec l'accent de la plus profonde douleur ; encore un sacrilège ! »

Depuis la mort de leur saint Fondateur jusqu'à l'époque de la Révolution, les Pères de la Compagnie de Marie avaient prêché un nombre étonnant de missions dans les diocèses de Luçon, La Rochelle, Poitiers, Angers, Nantes et Vannes. Tout le pays avait été évangélisé par eux avec un zèle et un succès extraordinaires. Ils n'étaient pourtant qu'un petit nombre ; mais c'était comme une colonne mobile de vaillants soldats de Jésus-Christ que l'on voyait presque toujours en marche sur le champ de bataille, et bien rarement en repos. Il est vrai que pour la plupart ils joignaient une force physique peu commune à beaucoup de talent et de vertu. Nous nous contenterons de citer ici les noms des Pères Mulot, Vatel, Besnard, Albert, Hacquet, Javelleau, Supiot et Urien.

La contrée qui a eu le plus à souffrir de l'horrible tempête qui bouleversa la France, à la fin du siècle dernier, est sans contredit celle qui, depuis cette époque, porte le nom de Vendée militaire. La paroisse de Saint-Laurent se trouve au sein de cette contrée à jamais célèbre ; elle était dès lors exposée à toutes les horreurs de la guerre civile. Mais elle devait avoir d'autant plus à souffrir qu'elle renfermait dans son sein des Communautés religieuses qui, par leurs services rendus à la religion et à la société, par leur zèle à prêcher les bonnes doctrines, par leur dévouement à la patrie, que la Révolution poussait vers l'abîme, avaient mérité la haine des ennemis de l'autel et du trône. Cette haine

inspirée par l'enfer devait être d'autant plus violente que l'enfer n'ignorait pas le bien qu'avaient opéré Montfort et ses enfants spirituels.

En effet, le grand Serviteur de Dieu avait contribué lui-même directement, par ses nombreuses et ferventes missions et par toutes les œuvres qu'enfanta son zèle d'apôtre, à conserver et à développer le sentiment religieux qui éclata d'une manière si étonnante, pendant la grande tourmente révolutionnaire, dans les contrées qu'il avait évangélisées. Ce sentiment religieux fut encore développé et fortifié de plus en plus par ses enfants qui étaient venus fixer leur demeure à côté de son tombeau et qui n'avaient point cessé d'évangéliser, à leur tour, ces mêmes contrées, avec un zèle ardent et un immense succès. L'esprit de Montfort avait tellement pénétré les religieuses populations de la Vendée, qu'elles conservaient encore l'empreinte de son courage et de sa foi.

Qu'il nous soit permis de dire ici ce que nous avons entendu répéter bien souvent : « La Vendée a été et est encore ce que l'ont faite Montfort et ses enfants ». — « C'est à la maison des missionnaires de Saint-Laurent, disait Mgr de Bouillé, évêque de Poitiers, mort en 1842, que nous devons en grande partie la conservation de la religion dans tout le pays qui l'entoure. » Les Pères du concile provincial de Poitiers disaient, en 1868 : « C'est grâce au vénérable Louis-Marie Grignon de Montfort que l'on doit, dans nos contrées de l'Ouest, d'avoir conservé une foi vive, l'amour de la Croix et la dévotion à la Sainte Vierge. »

Les Communautés religieuses de Saint-Laurent ne pouvaient manquer d'être cruellement éprouvées pendant la formidable tempête révolutionnaire. Mais nous n'avons point à dire ici tout ce qu'elles eurent à souffrir à cette époque désastreuse. A la mort du R. P. Micqui-

gnon, en 1792, on élit pour lui succéder le R. Père Supiot, né à Ancenis, du diocèse de Nantes. Il appartenait à la Compagnie de Marie depuis 1758, et il était âgé déjà de 61 ans. Il avait évangélisé un grand nombre de paroisses, quand il fut nommé supérieur général. Dieu lui réservait une pénible mission et de grandes douleurs. Il a vu sa maison du Saint-Esprit envahie, pillée, incendiée par les ennemis de la religion et de la société ; ses missionnaires dispersés ; l'un d'entre eux fusillé à Saint-Laurent, le P. Serres ; deux autres massacrés à La Rochelle, les Pères Dauche et Verger. Il a vu six de ses Frères également égorgés, empalés et fusillés. Il a vu sa maison de la Sagesse deux ou trois fois incendiées ; ses religieuses obligées de fuir et de se cacher ; un grand nombre d'entre elles emprisonnées, condamnées au carcan, mourant de faim et de misère ; plusieurs égorgées lâchement par d'indignes soldats ; quelques-unes portant leur tête sur l'échafaud. Quels coups terribles pour le cœur d'un père !

Ce vénérable supérieur passa les jours de la Révolution à Saint-Laurent et dans les environs, caché tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, dans les métairies les moins suspectes, dans les genêts et dans les bois, et surtout dans les rochers qui avoisinent le bourg. Il fut d'un grand secours pour le maintien de la religion dans toute la contrée : il avait reçu à cet effet de Mgr de Coucy, évêque de La Rochelle, les plus amples pouvoirs. Du fond de sa retraite, il encourageait la vertu, consolait le malheur, et empêchait autant qu'il était possible l'effusion du sang. Les autres missionnaires qui purent échapper à la mort, ne demeuraient pas inactifs. Nuit et jour, ils ne cessaient de s'occuper du salut des âmes, à Saint-Laurent ou dans les paroisses voisines, où ils étaient obligés de fuir et de se cacher. Leur zèle ne fut jamais plus ardent ; mais Dieu seul a pu connai-

tre tout le bien qu'ils ont fait à cette époque de calamités publiques.

Cependant l'orage révolutionnaire avait cessé de gronder avec la même violence ; la paix avait été en partie rendue à l'Eglise. Le gouvernement français signa avec le Souverain Pontife Pie VII, de sainte et glorieuse mémoire, un Concordat qui semblait devoir mettre fin à toutes les dissensions. Malheureusement deux évêques et quelques prêtres refusèrent de s'y soumettre et entraînèrent dans le schisme, dit de la Petite-Eglise, des populations chrétiennes qui avaient mis en eux toute leur confiance. Les Pères de la Compagnie de Marie, accoutumés à tourner leurs regards vers Rome, et à obéir à ses décisions, ne se contentèrent point d'accueillir avec foi et amour la parole sacrée du successeur de Pierre ; mais ils travaillèrent de toutes leurs forces à ramener dans le bercail les brebis égarées. Plusieurs prêtres, cédant à leurs exhortations et à leurs exemples, eurent le bonheur de quitter le schisme avec leurs peuples. Les missions données, depuis cette époque, dans les paroisses où se trouvaient des opposants que l'on appelait Dissidents, ont contribué plus que tout le reste à faire presque entièrement disparaître le schisme, qui, depuis longtemps déjà, ne trouve plus aucun prêtre pour le soutenir.

Après avoir traversé les jours mauvais et relevé ses Congrégations de leurs ruines, le R. P. Supiot jugea, ainsi qu'il s'en explique lui-même, « qu'il était temps, près de finir sa carrière, de se retirer pour pleurer tout le mal qu'il avait occasionné et tout le bien qu'il avait empêché, et pour supplier la bonté divine de lui pardonner et de lui faire sentir l'effet de son infinie miséricorde. » Son humilité lui inspirait ce langage. Il est vrai que le zèle de ce pieux et intrépide confesseur de la foi était enchaîné par l'âge et les infirmités. Il obtint, en

conséquence, d'avoir le P. Duchesne, d'abord pour suppléant, en 1806, et plustard pour successeur, en 1810. Il vécut encore huit années, et ne mourut que le 12 décembre 1818, à l'âge de 87 ans. Il avait vu les Bourbons remonter sur le trône de France et recommencer le cours des missions, interrompu depuis près d'un quart de siècle.

A sa mort, le R. P. Duchesne reçut de ses confrères le titre de supérieur général des Congrégations, que déjà il administrait avec sagesse depuis plusieurs années. Né à Pornic, dans le diocèse de Saint-Brieuc, en 1761, il était entré dans la Compagnie de Marie en 1783. Il passa presque tout le temps de la Révolution à l'hôpital maritime de Brest, obligé de se cacher soigneusement pour échapper à la guillotine. Il rendit les plus signalés services aux Filles de la Sagesse, qui ne quittèrent point cet hôpital, pendant les jours mauvais. En 1814, il alla se prosterner, au nom de tous les enfants de Montfort, aux pieds de Pie VII retenu captif à Fontainebleau par un tyran dont l'orgueil et l'ambition devaient être bientôt châtiés d'une manière terrible. A la fin de 1819, ce fils dévoué de l'Eglise envoya à Rome le P. Couprie pour déposer de nouveau aux pieds du Souverain Pontife les hommages de ses Communautés. Le P. Couprie se fit remarquer à Rome par toutes ses bonnes qualités : aussi le Pape songea-t-il à lui confier un poste important dans l'Eglise d'Orient. Il fut sacré évêque de Babylone, en 1820. La France ne devait plus le revoir. Il se rendit à son poste, accompagné des regrets et des prières de tous les membres de la famille religieuse qu'il avait laissée à Saint-Laurent. Après avoir gouverné son Eglise avec beaucoup de sagesse, pendant près de onze ans, il mourut du choléra, à Bagdad, dans la nuit du 25 au 26 avril 1831.

Le R. P. Duchesne avait quitté cette vie le 22 dé-

cembre 1820, à l'âge de 59 ans et 9 mois. Prévoyant sa mort prochaine, il avait fait nommer son assistant M. Gabriel Deshayes, encore curé d'Auray, au diocèse de Vannes, dont il avait eu occasion de connaître toutes les belles qualités.

Celui-ci fut élu supérieur général le 17 janvier 1821. Né le 6 décembre 1767, à Beignon, alors du diocèse de Saint-Malo, et aujourd'hui de celui de Vannes, il était diacre, quand la Révolution éclata en France comme un épouvantable coup de tonnerre. Il alla se faire ordonner prêtre à Jersey, des mains de Mgr Le Mintier, dernier évêque de Tréguier, le 24 mars 1792. Rentré en Bretagne, il exerça le ministère le plus actif et le plus utile, au milieu des populations chrétiennes qui le tenaient soigneusement caché, ainsi que plusieurs autres prêtres. Il devint curé d'Auray en 1805.

Il s'est montré toute sa vie l'homme des bonnes œuvres et l'homme de la Providence. Avant son arrivée à Saint-Laurent, il avait établi deux maisons de retraites séculières, à Auray et à Josselin. De concert avec M. l'abbé Jean-Marie de la Mennais, il avait institué la Congrégation des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel ; il avait fondé aussi les Sœurs de l'Instruction Chrétienne de Saint-Gildas. Il avait contribué à l'acquisition des établissements de la Chartreuse d'Auray et de Sainte-Anne. C'est encore à ses soins et à son initiative qu'on doit le magnifique monument élevé à la gloire des victimes de Quiberon.

Dès son arrivée à Saint-Laurent, il établit l'œuvre des retraites séculières, qu'il développa plus tard, en commençant l'établissement de Saint-Michel. Il chercha aussi à se procurer des missionnaires, en fondant un petit collège apostolique, et il augmenta considérablement le nombre des Frères de l'Instruction, dont il devint comme le second fondateur. Dans un voyage à

Rome, en 1825, le R. P. Deshayes, qui, aussi bien que ses prédécesseurs, désirait vivement l'approbation canonique de ses Congrégations, eut le bonheur d'obtenir du Pape Léon XII un Bref laudatif en leur faveur. Il fit faire également un pas important à l'affaire de la Béatification du Père de Montfort. Enfin ce digne Serviteur de Dieu, plein d'années, de vertus et de mérites, passa à une vie meilleure, le 28 décembre 1841, à l'âge de 74 ans et 22 jours.

Il eut pour successeur le R. P. Dalin, supérieur du petit séminaire des Sables-d'Olonne, depuis 1830, et faisant partie de la Compagnie depuis 1837. Il était né aux Herbiers, du diocèse de Luçon, le 3 décembre 1800. Il possédait toutes les qualités propres à gouverner les Communautés qui lui furent confiées et à leur donner un nouvel essor. Aussi les vit-on se développer d'une manière considérable. Les missionnaires se décidèrent, pour la première fois, à sortir de Saint-Laurent. Ils fondèrent presque en même temps trois résidences : à Angoulême, à Orléans et à Tourcoing, dans le diocèse de Cambrai. En 1853, le R. P. Dalin fit un voyage à Rome, et il eut la joie de voir se terminer favorablement deux questions bien importantes : celle de l'approbation canonique de ses Congrégations, et celle concernant les écrits de leur saint Fondateur.

Le Révérend Père Dalin ayant donné sa démission en 1855, le Révérend Père Denis fut élu supérieur général à sa place. Il était né à Andrezé, du diocèse d'Angers, le 30 octobre 1807. Dès qu'il fut promu au sacerdoce, il se rendit à la Communauté. Riche de jeunesse et de santé, plein d'intelligence, d'énergie et de bonne volonté, avec une parole facile, aimant le mouvement et les cérémonies des missions, il se livra avec ardeur et succès à cette œuvre, pendant vingt-trois ans. Devenu supérieur général, il utilisa pour le bien de ses

Congrégations tous les talents qu'il avait reçus du ciel.

Pendant son généralat, un vaste établissement fut construit à côté du calvaire de Pontchâteau, pour recevoir des Pères, des Frères, des Sœurs, des séminaristes destinés à former et à alimenter le clergé séculier de l'île d'Haïti, et une école apostolique. Des Pères, des Frères et des Sœurs furent également envoyés dans cette île lointaine, pour y prêcher l'Evangile, y instruire la jeunesse, et y exercer toutes les œuvres de la charité chrétienne. En 1869, un Décret apostolique constatant l'héroïcité des vertus de Montfort fut rendu par le Pape Pie IX : ce qui fut un grand sujet de joie pour toute la famille religieuse du Serviteur de Dieu, et particulièrement pour celui qui était chargé de la gouverner. Le Révérend Père Denis a quitté cette vie pour aller recevoir au ciel la récompense de ses longs travaux, le 8 février 1877.

On élut à sa place pour supérieur général le Révérend Père Guyot. Né à Josselin, au diocèse de Vannes, le 23 juillet 1828, il était entré au noviciat des Pères missionnaires en 1862, après avoir professé la théologie, pendant plusieurs années, au grand séminaire de son diocèse. Dès le commencement de son administration, on a établi une résidence de missionnaires à Notre-Dame du Marillais, dans le diocèse d'Angers, et l'on a accepté la cure de Saint-Laurent et le service de la paroisse.

L'année 1880, qui devait être si funeste à tant de Congrégations religieuses de France, ne devait point épargner les Pères de la Compagnie de Marie. Ils furent expulsés de leurs maisons de Saint-Laurent, d'Angoulême, d'Orléans et de Tourcoing. Mais on a trouvé le moyen d'atténuer, autant que possible, les tristes effets produits par les trop fameux décrets lancés contre les

Congrégations non autorisées. Dieu semble même avoir voulu tirer le bien du mal, car le Noviciat des Pères, transféré en Hollande, devient plus nombreux que par le passé, et l'on a commencé au Canada un vaste établissement qui donne de grandes espérances pour l'avenir.

En 1886, les Communautés religieuses de Saint-Laurent éprouvèrent tour à tour une grande joie et une grande tristesse, car elles eurent la consolation de voir terminer favorablement la question des miracles de leur Bienheureux Fondateur, et la douleur de perdre leur supérieur général qui mourut le 26 décembre, après une longue maladie. Il fut remplacé, le 16 avril 1887, par le Révérend Père Maurille, né à Chemillé, du diocèse d'Angers, le 28 février 1843, et entré dans la Compagnie de Marie en 1871. Tout fait espérer que le nouveau supérieur général ne restera point au-dessous de ceux qui ont porté avant lui une charge aussi lourde et aussi importante.

CHAPITRE II.

CONGRÉGATION DE LA SAGESSE.

La Congrégation de la Sagesse, fondée, comme la Compagnie de Marie, par le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, est assurément l'un des plus beaux fleurons de l'Eglise de France. Qu'on lise son histoire, on ne peut manquer de la parcourir avec un grand intérêt et une grande édification. Nous ne pouvons jeter ici qu'un coup d'œil rapide sur cette histoire si glorieuse et si édifiante. Nous avons fait connaître déjà le commencement de cette Congrégation. Nous avons dit comment les premières Filles de la Sagesse furent appelées de Poitiers à La Rochelle, pour faire la classe aux petites filles pauvres de cette ville. Elles y restèrent trois ans, et des circonstances particulières les ramenèrent à l'hôpital de Poitiers. Ce n'était pas là pourtant que la Providence voulait les fixer d'une manière définitive ; elle leur préparait une place à côté du tombeau de leur saint Fondateur.

C'est au mois de juin 1720 qu'elles vinrent s'installer à Saint-Laurent, dans une bien pauvre maison qu'avait achetée pour elles Madame la marquise de Bouillé. On se ferait difficilement une juste idée de tout ce qu'eurent à souffrir, dans les commencements, les pieuses Filles de Montfort. Il fallait qu'étant les premières, elles pussent être proposées à celles qui de-

vaient les suivre comme de parfaits modèles de patience, et que leur Congrégation, à quelque point de prospérité qu'elle dût parvenir plus tard, se ressouvint toujours que son berceau avait été, comme celui du Sauveur, entouré du délaissement et de la pauvreté. La nouvelle demeure des Filles de la Sagesse n'était qu'une misérable cabane, où tout manquait, jusqu'aux ustensiles les plus nécessaires. Elles n'avaient pour lit qu'un peu de paille et pour nourriture qu'un pain grossier. Mais ce qui était pour elles un plus grand sujet de peine, c'était de se voir désapprouvées et contredites par ceux-là même qui semblaient devoir être leurs soutiens et leurs consolateurs. Cependant l'évêque de La Rochelle, suivant en cela les intentions de Montfort, leur donna, comme on l'a vu, le Père Mulot pour supérieur, et bientôt après, elles eurent pour confesseur un autre missionnaire, le Père Le Valois. Puis l'établissement des Pères de la Compagnie de Marie ne tarda pas à se former, et ce fut pour la Mère Marie-Louise de Jésus et pour ses filles un grand sujet de joie et une garantie pour l'avenir.

La Congrégation de la Sagesse s'augmenta bientôt de quatre nouvelles Sœurs, qui firent profession dans l'église paroissiale, le 16 décembre 1722. Ce sont les premières qui aient pris publiquement et avec solennité l'habit des Filles de la Sagesse. On leur donna les noms de Sœur du Calvaire, Sœur de la Nativité, Sœur des Anges et Sœur Séraphique. Cette dernière était la propre sœur de Marie-Louise de Jésus. La réputation de ces pieuses religieuses et les bénédictions que Dieu se plaisait à répandre sur leurs travaux leur attirèrent peu à peu un bon nombre de novices et les firent appeler en divers lieux. Les diocèses de Rennes, de La Rochelle et de Poitiers voulurent avoir des Filles de Montfort. Quand elles furent appelées à l'hôpital de Poitiers en 1748, elles desservaient déjà

27 établissements. Ce nombre s'était augmenté d'une douzaine, quand, en 1759, mourut la Mère Marie-Louise de Jésus. Elle termina sa longue, glorieuse et sainte carrière, à l'âge de 75 ans, vers les 8 heures du soir, un samedi, 28 avril, au même mois, au même quantième, à la même heure, dans le même lieu qu'était décédé le Bienheureux de Montfort; elle fut inhumée dans la même chapelle de la Sainte-Vierge de l'église paroissiale de Saint-Laurent. Il nous est permis d'espérer que sa tombe, un jour, sera glorieuse comme celle du grand Serviteur de Dieu, et que les vertus de la Fille seront célébrées dans l'Eglise comme celles du Père.

Après le décès de la première supérieure générale des Filles de la Sagesse, on élut, pour la remplacer, la Sœur Sainte-Anastasie, qui gouverna la Congrégation pendant neuf ans, et fit briller en elle toutes les qualités et toutes les vertus que l'on pouvait désirer. La supérieure générale de la Sagesse est élue pour trois ans, et elle peut être élue plusieurs fois de suite; mais, d'après l'usage qui s'est établi et maintenu dans la Congrégation, elle se retire, après avoir porté, pendant neuf ans, la lourde charge qu'on lui a mise trois fois sur les épaules.

En 1767, on a commencé à recevoir dans la Communauté des Sœurs Converses. Cette innovation, assurément très considérable, s'est faite après un long et mûr examen; et, depuis ce temps, on n'a point à regretter d'avoir interprété de cette manière la pensée du Bienheureux Fondateur, et d'avoir ainsi complété son œuvre. Déjà, en 1732, le roi Louis XV avait déclaré qu'il prenait les Filles de la Sagesse sous sa haute protection; mais, en 1773, il fit plus encore, car il leur accorda, ainsi qu'aux missionnaires, des lettres patentes qui rendaient les Communautés de Saint-Laurent plus sta-

bles que par le passé et les mettaient à l'abri d'une foule de tracasseries qui leur venaient des particuliers et même des autorités civiles. Les Jansénistes, qui avaient poursuivi Montfort avec tant d'acharnement, ne laissèrent pas non plus en repos sa famille religieuse.

Cependant la Congrégation de la Sagesse allait toujours se développant, toujours agissant au dehors pour le bien du prochain, sans pour cela rien perdre au dedans de sa beauté, de sa force et de sa vie, et déjà plusieurs centaines de religieuses, distribuées en près de quatre-vingts établissements, faisaient partout bénir la bonté de Dieu et le nom de Montfort, quand éclata l'orage révolutionnaire. La Sœur Sainte-Flavie était alors supérieure générale; elle avait succédé, en 1789, à la Mère Saint-François-Régis. On ne pouvait faire un meilleur choix. Les jours allaient devenir bien mauvais. Il fallait une femme forte pour tenir tête à la plus affreuse de toutes les tempêtes qui aient ébranlé l'Eglise et la France, et pour relever de ses ruines un édifice religieux, dont presque toutes les murailles allaient être abattues par un torrent dévastateur. La Mère Sainte-Flavie n'est point restée au-dessous de sa difficile et douloureuse mission, et elle s'est montrée toujours aussi grande que son malheur.

Au commencement de 1790, le R. P. Micquignon, supérieur général, apercevant le danger qui menaçait l'Eglise de France, fit entendre le cri d'alarme au milieu du troupeau chéri qui lui avait été confié. Il adressa à toutes les Filles de la Sagesse une lettre admirable, dans laquelle il leur donnait, avec l'affection d'un père et la fermeté d'un confesseur de la foi, tous les avertissements et tous les conseils dont elles pouvaient avoir besoin. On eût dit que le Seigneur dévoilait l'avenir, avec toutes ses horreurs, aux yeux de son serviteur fidèle. On eût dit que ce digne enfant et

successeur de Montfort, chargé du soin de toute sa famille religieuse, découvrait à la fois tous les malheurs qui allaient fondre sur la société et sur la religion. Les craintes qu'il exprimait si vivement dans sa lettre ne tardèrent point à se réaliser. Chaque jour les nouvelles les plus affligeantes arrivaient à Saint-Laurent. Beaucoup de Sœurs, après avoir courageusement refusé le serment antireligieux qu'on leur demandait, et s'être vues chassées de leurs maisons de classes ou des hôpitaux, vinrent se réfugier à la Maison-Mère, auprès de leurs supérieurs; mais elles ne devaient pas trouver là plus de sécurité qu'ailleurs.

Le 18 août 1792, l'Assemblée nationale ayant décrété la suppression de toutes les Congrégations religieuses, on comprit aisément qu'il serait impossible d'échapper à cette loi inique et brutale. On résolut donc de renvoyer les novices qui se trouvaient à la Communauté, et de prendre vis-à-vis des Sœurs une mesure nécessaire qui ne pouvait manquer de leur causer la plus profonde douleur. Il fallut se séparer, en attendant des temps meilleurs. Quelques religieuses cependant ne s'éloignèrent pas encore de la Communauté; mais elles n'y restèrent pas inactives. Elles eurent bientôt occasion de faire éclater leur charité de la manière la plus touchante, en soignant indistinctement tous les malades qui réclamèrent leur secours, quand Saint-Laurent fut devenu comme le quartier général des malades et blessés royalistes ou républicains. Plus d'une fois même elles furent assez heureuses pour arrêter le bras des Vendéens justement irrités, et sauver la vie des prisonniers républicains; mais rien n'était capable de calmer la rage des ennemis de la religion.

Un jour, les républicains s'emparent du bourg de Saint-Laurent, et, après avoir pillé la maison des missionnaires et massacré plusieurs Frères, ils envahis-

sent celle des religieuses, qu'ils livrent au pillage et à l'incendie, en accablant d'injures et de menaces les Sœurs qui n'avaient pas eu le moyen ou la volonté de s'enfuir. De trente-six religieuses qui habitaient alors la maison, dix seulement s'étaient échappées; de ce nombre était la supérieure générale, la Mère Sainte-Flavie. Trois soldats, l'ayant rencontrée dans un petit réduit, lui demandèrent ce qu'elle faisait là : « *Je regarde brûler ma maison* », leur répondit-elle avec calme. Les Sœurs restées dans la maison sont réunies sur l'ordre du commandant. On les accable d'invectives les plus grossières. On ne pouvait pas leur reprocher leur costume religieux; elles l'avaient quitté; mais on leur demande pourquoi elles sont restées assemblées contre les lois. Elles répondent qu'elles sont restées pour soigner leurs malades. Là-dessus, nouvelles injures; puis on discute, en leur présence, si on les fusillera sur-le-champ. Enfin on prend le parti de les conduire à Cholet, et pour cela on les lie deux à deux comme d'infâmes criminels. Pendant cette opération, l'une d'elles croit pouvoir s'échapper; mais elle est massacrée à la porte de l'établissement. Une autre, que l'on trouva dans une maison particulière, éprouva le même sort.

Après avoir été, durant toute la route, rassasiées d'opprobres, et sans cesse menacées de mort, les malheureuses prisonnières arrivèrent à Cholet, totalement épuisées. Au lieu de leur accorder le repos et la nourriture que réclame leur état, on les conduit devant le Comité révolutionnaire, où elles subissent un long et pénible interrogatoire. A toutes les questions elles répondent unanimement, avec simplicité et prudence, avec force et dignité. Le glaive est sur leur tête, et nulle d'entre elles ne cherche à l'éloigner par le plus léger mensonge. « Que faisiez-vous à Saint-Laurent? leur demande-t-on entre autres choses. — Nous

soignions les malades. — Aviez-vous des prêtres? — Vous savez bien que vous les avez chassés. — Ne faisiez-vous pas administrer les sacrements? — C'est notre devoir, quand nous le pouvons. — N'avez-vous pas fait répandre le sang? — Bien loin de là; nous nous y sommes opposées autant que nous l'avons pu. — Ne regrettez-vous pas la mort du roi? — Nous ne nous mêlons pas des affaires politiques. — Ne faisiez-vous pas des images de dévotion? — Notre état est de soigner les malades. » Après bien d'autres questions accompagnées d'injures de tout genre, on finit par cette demande dérisoire : « Voulez-vous vivre et mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine? » Ici toutes se lèvent, et répondent avec respect et énergie : « Oui, moyennant la grâce de Dieu. » Cette parole sublime de courage chrétien n'excite que des blasphèmes, et les héroïnes de la foi et de la charité sont conduites dans une espèce de corps de garde, où, pour tout lit, elles ne trouvent qu'un peu de paille. On les y laissa encore 24 heures sans nourriture. L'une d'elles mourut bientôt de faim, son grand âge ne lui ayant pas permis de soutenir la disette à laquelle on les avait condamnées. C'était la Sœur Eléonore, âgée de 75 ans.

On emprisonna toutes celles qui avaient plus de 40 ans, avec l'intention de les fusiller plus tard. Les plus jeunes furent placées à l'hôpital pour y soigner les malades républicains, qui étaient très nombreux. Peu après, les royalistes, s'étant emparé de Cholet, ouvrirent la porte de la prison aux Sœurs, qui purent se retirer, tandis que celles qui étaient à l'hôpital voulurent y rester, pensant qu'elles y seraient en sûreté aussi bien qu'ailleurs. Elles se trompaient; les républicains ayant repris Cholet, on fit conduire les Sœurs à Nantes, sous escorte, afin d'y subir les ordres de l'infâme Carrier. Elles furent déposées dans un hôpital, où elles

restèrent environ quinze jours, travaillant sous la direction de femmes républicaines plus méchantes que les soldats ; ensuite on les mit en prison. Elles y étaient dans l'ordure et dans le dénuement le plus complet, attendant, à chaque heure, leur tour d'aller périr dans les eaux de la Loire ou sur la guillotine. Huit d'entre elles succombèrent à tant de souffrances et moururent dans la prison. Les autres furent appelées à l'hôpital maritime de Brest, pour y soigner les malades, avec leurs Sœurs qui étaient constamment restées à leur poste, malgré tous les outrages qu'on leur faisait subir.

Les Filles de la Sagesse ne quittèrent point l'hôpital de la Marine de Brest pendant tout le temps de la Révolution. Il est vrai qu'on ne pouvait se passer d'elles ; la guerre et des épidémies terribles avaient rendu leurs services indispensables. On les gardait ; mais on s'était bien promis de les torturer sans cesse, afin, disait-on, de leur faire payer chèrement leur résidence dans l'hôpital. On peut dire avec vérité que de toutes les religieuses qui ont souffert pendant la Révolution, celles de l'hôpital maritime de Brest peuvent tenir le premier rang, si l'on considère cette suite de persécutions qu'elles ont endurées, pendant dix années. Elles trouvaient cependant quelque appui dans plusieurs médecins ou commissaires, mais surtout dans la plupart des malades qui menaçaient de mettre le feu à l'hôpital, si les Sœurs en étaient chassées.

Partout la persécution sévissait avec fureur. Deux Filles de la Sagesse furent guillotonnées à Nantes ; elles se rendirent à l'échafaud la joie du ciel sur le front, et le chant des cantiques sur les lèvres ; la plus âgée avait à peine trente ans. *Oh ! s'écriait-on sur leur passage, épargnez donc ces belles petites Sœurs qui chantent si bien !* Mais Dieu les appelait à chanter avec ses anges.

Deux autres subirent le même supplice à Rennes. Le bourg du Longeron vit également couler le sang de deux Filles de Montfort. Une fut massacrée à Coron ; et une autre blessée d'un coup de sabre y fut laissée pour morte. Sur la route du Mans, les républicains en conduisaient plusieurs entassées dans une charrette. Après les avoir accablées d'injures, ils en firent descendre deux, pour donner aux autres, disaient-ils, une idée de leur savoir-faire, et ils les massacrèrent sous leurs yeux, laissèrent leurs cadavres sur la route, puis conduisirent les autres dans les prisons du Mans, où quatre moururent de misère. A Poitiers, trois autres furent condamnées à dix ans de fer, et, auparavant, publiquement exposées, avec cet écriteau placé au-dessus de leur tête : *Recéleuses de prêtres fanatiques*. Leur noble contenance sur l'échafaud, qui avait été dressé sur la place *Notre-Dame*, leur calme religieux dans la gêne du carcan, firent l'admiration de toute la ville. La Sœur Avé, supérieure des Incurables, ne cessa pas, tant que dura l'exposition, de travailler tranquillement à son tricot.

A La Rochelle, les Sœurs étaient obligées de comparaître bien souvent devant le Comité révolutionnaire. Ces séances étaient des plus pénibles pour elles. On ne se pressait pas de les condamner, parce qu'on avait besoin de leur secours. Quelques-unes ont subi des interrogatoires qui rappellent ce qu'il y a de plus beau dans les Actes des martyrs. On voyait de modestes vierges lutter avec courage contre des hommes redoutés et les subjuguier à force de vertus. C'est ainsi qu'après une discussion de plusieurs heures, la vénérable Sœur Eugénie, supérieure de l'hôpital d'Auffrédy, que La Rochelle n'a pas encore oubliée, se lève et leur dit d'un ton ferme : « C'est assez, Messieurs, ma parole définitive, la voici : La guillotine est en permanence ; qu'on m'y conduise ; un serment contraire à ma cons-

science, on ne l'obtiendra jamais ! » On fut atterré de cette réponse, car on voulait la sauver. Elle en eut la preuve peu de temps après. « La détention de vos Sœurs est décrétée, lui dit-on, il faut qu'elles partent ; mais consolez-vous, nous sommes résolus de vous conserver à La Rochelle ; vous n'irez point en exil. » A ces paroles, la Sœur Eugénie tombe à genoux : « De grâce, Messieurs, dit-elle, ne me séparez pas de mes compagnes ; ou qu'on les sauve avec moi, ou qu'on m'exile avec elles. » Cela dit, on la fait retirer, se promettant bien de la faire conduire à Brouage dans la compagnie de ses Sœurs. Ce qui eut lieu en effet.

Nous ne dirons point tout ce que les Filles de la Sagesse ont eu à souffrir à Angoulême, à Carentan, à Château-Larcher, à Cognac, à Dinan, à Josselin, à Louvigné, à Machecoul, à Montfort, à Orléans, et ailleurs ; qu'il nous suffise de dire que partout elles ont fait éclater la même foi et le même courage, que partout elles se sont montrées de dignes Filles de Montfort.

Lorsque l'orage révolutionnaire eut cessé de bouleverser la France, les Sœurs rentrèrent dans la plupart de leurs maisons, qu'elles avaient été forcées d'abandonner. Quelques-unes cependant ne leur furent pas rendues. Bientôt elles recommencèrent à fonder des établissements nouveaux, bien que le nombre des religieuses eût grandement diminué. A la fin de 1800, elles n'étaient que 261 ; à la fin de 1810, leur nombre s'élevait déjà à 539. La bénédiction de Dieu était sur elles.

Les établissements les plus importants, dont elles prirent le gouvernement dans les premières années qui suivirent la Révolution, furent les hôpitaux de la Marine de Toulon, de Cherbourg et de Boulogne-en-Mer, l'Hôtel-Dieu de Blois, l'Hôtel-Dieu de Nantes, le Sanitat ou l'hôpital général de Nantes, l'hospice civil et militaire de Vendôme, les hôpitaux de la Charité et du Saint-

Esprit de Toulon, l'hôpital général de Blois. Napoléon les aida à relever les ruines de la maison de Saint-Laurent, et les traita toujours avec une bienveillance particulière. Elles en reçurent des médailles d'honneur, comme leur en ont donné, au reste, tous les gouvernements qui ont succédé au premier Empire, et les princes étrangers eux-mêmes, en reconnaissance des soins prodigués à leurs soldats.

La Congrégation de la Sagesse fut bientôt plus nombreuse et plus répandue que jamais, et de jour en jour elle n'a point cessé de se multiplier et de s'étendre. On en jugera par le tableau suivant qui donne l'état de la Congrégation, au commencement de 1887.

Nombre des Religieuses.	3800
Maisons en France.	300
— Belgique.	8
— Canada.	1
— Haiti.	6
— Hollande.	1
Ecoles primaires gratuites, externats et pensionnats.	303
Ecole normale.	1
Institutions de sourdes-muettes et d'aveugles.	7
Asiles de l'enfance.	112
Ouvroirs.	55
Crèches.	9
Maisons de retraites spirituelles.	5
Hôpitaux maritimes, militaires et civils.	97
Asiles publics d'aliénés.	6
Maisons centrales et d'arrêt.	3
Bureaux de bienfaisance.	130

Les Filles de la Sagesse donnent leurs soins de chaque jour à environ 66.000 enfants, 18.000 malades et 1.800 prisonniers. Nous ne parlons pas ici du nombre presque incalculable de pauvres et de malades que ces cha-

ritables religieuses vont visiter et secourir à domicile, dans les villes et dans les campagnes. Dans une seule province, celle de la Chartreuse d'Auray, les Sœurs de 23 établissements font annuellement plus de 30.000 visites de malades pauvres à domicile. Le Bureau de charité de Lorient en fait pour sa part de 14 à 15 mille par an. Nous ne parlons pas non plus des fourneaux économiques que les Filles de la Sagesse sont chargées de faire fonctionner dans plusieurs villes, et qui sont d'un si grand secours pour une multitude de pauvres et d'ouvriers. Le fourneau économique d'un seul établissement de Paris vient au secours de plus de cinq cents familles.

CHAPITRE III.

FRÈRES DU SAINT-ESPRIT ET DE SAINT-GABRIEL.

Nous avons vu ailleurs que le Bienheureux de Montfort avait établi des Frères qui devaient s'occuper de l'instruction de la jeunesse, ou se livrer aux travaux manuels dans l'intérieur de leur Communauté. Ces Frères, appelés Frères du Saint-Esprit, étaient au nombre de sept, quand le saint Fondateur termina sa carrière à Saint-Laurent-sur-Sèvre. On ne sait si le Frère Jacques, dont il est parlé dans le testament de l'homme de Dieu, fut placé par lui à la tête de la classe des petits garçons de Saint-Laurent ; mais on sait avec certitude que ce Frère occupa ce poste pendant les premières années qui suivirent sa mort. Il était là, lorsque les missionnaires vinrent s'installer dans cette paroisse, en 1722. Ce qui doit être remarqué, c'est que la maison que vinrent occuper les missionnaires, à cette époque, était achetée au nom des Frères, qui s'engageaient à faire l'école aux petits garçons, comme les Filles de la Sagesse s'étaient engagées à faire la classe aux petites filles. M. le doyen de Saint-Laurent, qui ne voulait pas les missionnaires, acceptait volontiers les Frères du Saint-Esprit pour instruire les enfants de la paroisse. Mais les uns et les autres étaient appelés par les bienfaiteurs qui avaient acheté la maison, et leur établissement était autorisé par Mgr l'évêque de La Rochelle.

Dès le commencement, le R. P. Mulot, devenu supérieur de la Communauté, se vit dans l'obligation de donner un remplaçant au Frère Jacques, fatigué par les scrupules ; et il avertit un autre Frère, le Frère Jousseau, de se tenir prêt à faire la classe à la Toussaint de 1722. Cet excellent Frère s'acquitta admirablement de cet emploi pendant une trentaine d'années. D'autres Frères continuèrent cette même fonction auprès des enfants jusqu'à la Révolution, comme ils en avaient pris l'engagement. Pendant que quelques Frères étaient occupés à faire la classe, les autres étaient employés aux travaux manuels, dans leur Communauté et dans celle de la Sagesse ; plusieurs suivaient les Pères dans leurs missions et leur rendaient tous les services dont ils pouvaient avoir besoin.

Dans le compte-rendu des missions données par les Pères de la Compagnie de Marie, depuis 1740 jusqu'en 1779, à côté des noms des Pères qui ont travaillé à ces missions, nous voyons figurer les noms des Frères qui les ont accompagnés et aidés dans leurs travaux apostoliques ; ce sont, outre le Frère Mathurin, dont nous avons parlé, les Frères Augustin, René, Michel, Guérin, Dron, Joseph et Hilaire. De 1767 à 1779, nous voyons le Frère Hilaire à 74 missions. Il a continué sans doute à suivre les missionnaires jusqu'à la Révolution, à laquelle il a pu échapper avec le Frère Pierre.

Les Frères, aussi bien que les Pères et les Sœurs, ont eu la gloire de verser leur sang pour la religion dans les jours de la grande tourmente révolutionnaire. Quatre d'entre eux furent arrêtés à Saint-Laurent : les Frères Boucher, Jean, Olivier et Antoine. Les Frères Boucher et Jean furent massacrés. Le Frère Olivier était jeune, grand et robuste ; les républicains cherchèrent à l'entraîner dans leur parti : « Cela nous fera un beau soldat », disaient-ils. Mais comme ce Frère

repoussait leur proposition avec horreur, de dépit ils l'empalèrent, pour le faire souffrir davantage. Le Frère Antoine fut emmené à Cholet et fusillé. Deux autres Frères, les Frères Joseph et Yvon, devinrent aussi des victimes de la Révolution, mais nous ne savons pas dans quelles circonstances.

Quand le calme fut rétabli en France, quelques jeunes gens vinrent se présenter à Saint-Laurent pour entrer dans la Congrégation des Frères du Saint-Esprit, mais en très petit nombre ; car, hélas ! les vocations religieuses parmi les hommes, aussi bien que les vocations ecclésiastiques, étaient bien rares à cette époque. La plupart des jeunes gens avaient péri dans la guerre civile et dans la guerre étrangère ; les autres étaient encore obligés d'aller prodiguer leur sang sur les champs de bataille. Cependant la chaîne de la Congrégation des Frères ne fut pas un seul instant interrompue. Toujours il s'en trouva quelques-uns à la Communauté ; toujours l'un d'eux fut occupé, excepté pendant la Révolution, à faire la classe aux enfants de Saint-Laurent. C'était le Frère Elie qui remplissait cet emploi, à l'arrivée du R. P. Deshayes, que la divine Providence destinait à développer, d'une manière merveilleuse, l'œuvre des écoles chrétiennes, cette œuvre si chère au cœur de Montfort. Tout l'édifice construit par l'homme de Dieu était encore debout, bien que grandement affaibli, quand le R. P. Deshayes vint comme supérieur à Saint-Laurent, en 1821. Les missionnaires avaient recommencé leurs travaux apostoliques ; les Sœurs avaient, depuis longtemps, repris leurs emplois ordinaires ; outre le Frère Elie, qui faisait la classe aux petits garçons de la paroisse, trois autres Frères étaient employés au service des Communautés.

Le nouveau supérieur général était l'homme choisi par la divine Providence pour développer les œuvres

de Montfort, après les cruelles épreuves de la Révolution, particulièrement l'œuvre des écoles des garçons, qui était la plus en souffrance. Il s'entendit avec les prêtres des environs de Saint-Laurent, qui s'empressèrent de lui envoyer quelques-uns de leurs jeunes paroissiens, capables de faire de pieux religieux et de bons instituteurs. Les postulants arrivèrent peu à peu, de telle sorte que les Frères ou Novices, qui n'étaient que dix-huit, à la fin de 1821, étaient environ quarante, à la fin de 1822.

Dès le mois de novembre de cette année 1822, on put prendre deux écoles, l'une à Saint-Martin de Beaupréau, l'autre à Montmorillon. En 1823, on fonda cinq nouveaux établissements : à Yzernay, à Saint-Père-en-Retz, à Saintes, à Jallais et à Vihiers. Cette même année, la Congrégation fut approuvée du gouvernement, par ordonnance royale, en date du 17 septembre, sous le nom de *Congrégation du Saint-Esprit*, et comme association charitable pour l'instruction de la jeunesse, dans les départements de la Vendée, de Maine-et-Loire, de la Vienne, des Deux-Sèvres et de la Charente-Inférieure. Les postulants venaient en plus grand nombre. On préparait pour les classes ceux qui montraient une capacité suffisante et de l'aptitude pour cet emploi ; les autres se livraient aux travaux manuels et s'occupaient du matériel des Communautés. Comme les cendres de Montfort devaient tressaillir, quand ses nouveaux enfants allaient coller leurs lèvres sur le marbre de son tombeau ! Comme ces jeunes Frères du Saint-Esprit aimaient à se prosterner à côté des restes précieux de leur vénéré Père, en demandant à Dieu, par son intercession, la science et la vertu dont ils avaient besoin ! Quelle joie aussi pour le R. P. Deshayes de voir croître si rapidement la famille de Montfort devenue la sienne ! Disons que cette joie était vivement partagée par les Pères de la Compagnie

de Marie, qui entouraient leurs Frères des soins les plus affectueux, ainsi que par les Filles de la Sagesse, qui faisaient pour eux tous les sacrifices nécessaires.

Les établissements continuèrent à se multiplier jusqu'à la Révolution de 1830, qui jeta les Communautés dans l'incertitude de leur avenir. Une loi sur l'enseignement primaire, publiée le 28 juin 1833, causa de nouveau aux Frères une grande inquiétude et un grand embarras. Jusque-là, il suffisait aux membres d'une Congrégation enseignante, approuvée par l'Etat, de présenter au Recteur d'Académie une lettre d'obédience pour obtenir un diplôme de capacité. La loi de 1833 portait qu'à l'avenir tout individu qui voudrait ouvrir une école aurait à présenter au maire de la commune où il aurait dessein de s'établir, un brevet de capacité obtenu par examen, et un certificat de moralité de la commune ou des communes où il aurait habité depuis dix ans. Le certificat de moralité, à obtenir n'était pas inquiétant pour des religieux, dont la conduite était partout si édifiante ; mais le brevet de capacité obtenu par examen les obligeait à des études plus longues et plus sérieuses. On se livra donc à l'étude avec plus de soin et plus d'ardeur que jamais.

Les commotions politiques s'étant calmées peu à peu, on reçut de nouveaux postulants et l'on fit de nouveaux établissements. La Congrégation se développait donc d'une manière consolante, et les missionnaires eux-mêmes devenaient plus nombreux. De plus, il paraissait nécessaire, pour le bien des études, de donner un règlement particulier aux Frères qui se préparaient à faire la classe. On songea donc sérieusement à leur procurer une habitation plus vaste et plus commode. La maison dite du Saint-Esprit, avec ses dépendances, était à peine assez spacieuse pour contenir les missionnaires et les Frères de travail manuel, dont on avait besoin

journellement pour le service des Communautés.

Après quelques tentatives, que la Providence sembla ne pas approuver, on se décida à donner pour demeure aux Frères de l'Instruction une maison qui appartenait aux Sœurs de la Sagesse, et qui se trouve à l'entrée de leur établissement actuel. De cette façon, ils ne s'éloignaient pas du tombeau de leur saint Fondateur. C'est au mois d'octobre 1835, que trente-trois Frères du Saint-Esprit allèrent s'installer dans cette nouvelle habitation. En entrant dans la maison, ils voulurent lui donner un nom, et ils choisirent celui de Saint-Gabriel ; c'était le nom de baptême du R. Père Deshayes. Bientôt le nom de la maison passa aux Frères eux-mêmes, que l'on appela Frères de Saint-Gabriel, pour les distinguer de ceux qui continuèrent à habiter la Maison-Mère, et qui conservèrent le nom de Frères du Saint-Esprit. Ces derniers, connus dans le public sous leur nom primitif, ont pris, à leur tour, le nom de Frères-Coadjuteurs de la Compagnie de Marie, quand cet Institut, ainsi que celui de la Sagesse, fut approuvé par le Saint-Siège. Mais les uns comme les autres, en changeant de nom ou de demeure, n'ont point pour cela changé d'origine ; ils sont toujours demeurés les enfants du Bienheureux de Montfort. Comme, au bout de quelques années, les Frères de Saint-Gabriel n'étaient plus connus que sous ce nouveau nom, c'est sous ce nom qu'ils se firent approuver du gouvernement pour toute la France, en 1853. Depuis la mort du R. P. Deshayes, ils s'administrent eux-mêmes, ayant donné à l'un d'entre eux le titre et l'autorité de supérieur général.

Dans le commencement, les missionnaires allaient dire la Messe à la maison de Saint-Gabriel, autant que leurs occupations le leur permettaient ; et avant qu'on y eût un cimetière, c'est-à-dire pendant huit ans, les Frères mourant dans la nouvelle demeure étaient en-

core inhumés dans le cimetière commun de tous les membres de la famille religieuse de Montfort. Ce qui montre les liens étroits qui unissaient toujours les Communautés du Saint-Esprit, de la Sagesse et de Saint-Gabriel. Bien que les rapports extérieurs entre ces Communautés aient dû nécessairement se modifier avec le temps et le changement des circonstances, les liens d'origine, d'estime et d'affection n'ont point été rompus, depuis qu'une branche de l'arbre planté par le grand Serviteur de Dieu est devenue elle-même un arbre magnifique, couvert de branches nombreuses et pleines de vigueur.

Voici quel était, au commencement de 1887, l'état de la Congrégation des Frères de l'Instruction chrétienne de Saint-Gabriel. Elle comptait 664 religieux et 161 novices ou postulants. Ses établissements, répandus dans 24 diocèses de France, étaient au nombre de 135, parmi lesquels 8 pensionnats, dont le plus important est à Saint-Laurent ; 8 écoles de sourds-muets ; 3 d'aveugles et un orphelinat. Elle avait 5 noviciats : 1^o à la Maison-Mère ; 2^o à Clavières, près Laval ; 3^o à Clermont-Ferrand ; 4^o à Lorgues, diocèse de Fréjus ; 5^o à Mane, diocèse de Digne. De plus, il existait à la Maison-Mère un petit postulat comptant de 40 à 50 enfants de 12 à 15 ans, qu'on préparait, en attendant qu'ils eussent l'âge prescrit pour entrer au grand postulat.

On le voit, le Seigneur a béni la famille religieuse de son bon et fidèle Serviteur. Depuis plus de 170 ans, elle a passé, en faisant le bien. Les épreuves qu'elle a subies jusqu'à ces derniers temps n'ont servi qu'à faire éclater davantage sa foi et sa charité, sa patience et son courage. De nouvelles épreuves et de nouveaux combats lui sont réservés sans doute ; mais elle a confiance dans la Providence de Dieu, dans la protection de Marie et dans la puissante intercession de son Bienheureux Fondateur.

CHAPITRE IV.

TOMBEAU DU SERVITEUR DE DIEU.

L'affaire de la Béatification du grand Serviteur de Dieu ayant été introduite à Rome, on devait y traiter nécessairement la question de ses écrits, de ses vertus et de ses miracles, si la chose marchait comme on avait tout lieu de l'espérer. Le tombeau qui renfermait les restes du pieux missionnaire ne pouvait manquer aussi d'être soumis à un examen sérieux. C'est de ce tombeau glorieux que nous allons parler tout d'abord.

Les populations chrétiennes qui avaient suivi Montfort dans ses missions ne l'oublièrent point, après qu'il eut cessé de paraître au milieu d'elles. On mettait presque autant de zèle à entourer son tombeau qu'on en mettait naguère à entourer la chaire sacrée, du haut de laquelle il annonçait la parole sainte. Une foule de pèlerins envahissait, chaque jour, l'église de Saint-Laurent et venait s'agenouiller auprès des restes vénérés de celui qui avait fait lui-même tant de pèlerinages dans sa vie. On se recommandait à ses prières, et Dieu semblait se plaisir à montrer, par un grand nombre de prodiges, que cette dévotion lui était agréable.

M^{me} la marquise de Bouillé et d'autres personnes, qui avaient une vénération profonde pour la mémoire du Serviteur de Dieu, eurent alors la pensée de lui élever un tombeau plus convenable. Elles demandèrent à l'évêque de La Rochelle la permission de faire exhausser la

tombe qui était au niveau de la terre, et d'en faire mettre une en marbre, élevée sur quatre piliers, avec une épitaphe en lettres d'or. L'évêque y consentit; mais, en même temps, il défendit de rendre au Serviteur de Dieu le culte qui est réservé à ceux dont l'Eglise infaillible a prononcé la sainteté. Voici sa réponse à M^{me} de Bouillé :

« Je suis très édifié, Madame, des bons sentiments que vous avez pour la mémoire de Monsieur de Montfort; j'en ai aussi de très avantageux, et je le crois très agréable aux yeux de Dieu. Ayant vécu aussi saintement qu'il a fait, il y a tout lieu de croire que Dieu lui aura fait miséricorde, et qu'il l'a mis au rang des bienheureux du ciel. Il est vrai, Madame, que j'ai défendu qu'on lui rendit un culte public de religion, comme de lui faire des vœux, mettre des figures de cire, des pieds, des mains, des bras, auprès de son tombeau, et de faire aucune cérémonie publique de cette nature, parce que l'Eglise ne l'ayant pas reconnu ni déclaré saint, on ne peut, sans abus, lui rendre aucun culte public.

« Mais on peut avoir pour lui une dévotion particulière, aller à son tombeau, sans y faire des vœux, se recommander à ses prières; je ne blâme pas cela, au contraire; je ne blâme pas non plus qu'on boive sur quelque chose qui lui a servi, même sur du bois de son cercueil; enfin, Madame, j'approuve la dévotion particulière qu'on peut avoir pour cet illustre défunt, et la confiance qu'on a dans ses prières et dans son intercession; mais je condamne le culte public et les pratiques publiques de piété, qu'on ne peut et qu'on ne doit rendre qu'aux saints reconnus et déclarés tels par l'Eglise.

« J'ai l'honneur d'être, avec bien de l'estime et du respect, Madame,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« † ETIENNE, évêque de La Rochelle. »

L'exhumation permise par Monseigneur de Champflour se fit dans la nuit du 12 novembre 1717, en présence de M. Friault, alors vicaire de Saint-Laurent, de M. le marquis de Trézidé, de Mademoiselle d'Auvas, de la Sœur Mathurine, qui faisait la dépense du caveau et de la table de marbre, et de plusieurs autres personnes qui étaient employées à l'exhumation, ou que la dévotion avait conduites à l'église. M. le Doyen, qui n'avait pas voulu paraître au commencement, arriva plus tard.

Voici la relation de cette exhumation, laissée par M. Friault, vicaire, qui devint, dans la suite, curé de Saint-Aubin-des-Ormeaux : « Lorsque le cercueil parut, loin d'exhaler aucune mauvaise odeur, comme on s'y était attendu, on fut surpris de sentir une odeur très suave. La terre même qui l'entourait en était imprégnée. Les assistants ne craignirent pas alors de s'approcher. Le cercueil fut posé sur deux bancs, au delà de la balustrade de la chapelle de la Sainte-Vierge, et lorsqu'on ôta l'ais de dessus le cercueil, on fut surpris d'y voir une infinité de petites mouches qui avaient les ailes vertes et qui murmuraient à peu près comme les abeilles autour de leur ruche. Il n'y avait cependant ni limon, ni putréfaction, et la chair était blanche et saine. M. Rougeon, doyen, étant arrivé alors et s'étant approché du cercueil, ne sentit aucune mauvaise odeur et trouva que le visage du Serviteur de Dieu était tout entier reconnaissable et nullement défiguré. L'évêque avait défendu de toucher au corps : cela n'empêcha pas que plusieurs personnes, qui s'étaient glissées dans l'église, ne déchirassent des lambeaux de sa soutane et de son aube, et ne coupassent des morceaux de son cercueil. »

On fit un autre cercueil de chêne dans lequel on enferma le premier avec le corps ; on le déposa ensuite dans le caveau préparé, en le plaçant sur deux tré-

teaux, et, après avoir muré le caveau, on le couvrit d'une pierre de marbre sur laquelle on avait gravé, en latin, l'épithaphe suivante :

QUID CERNIS, VIATOR ?
LUMEN OBSCURUM,
VIRUM CHARITATIS IGNE CONSUMPTUM,
OMNIBUS OMNIA FACTUM,
LUDOVICUM-MARIAM GRIGNON DE MONTFORT.
SI VITAM PETIS, NULLA INTEGRIOR ;
SI POENITENTIAM, NULLA AUSTRIOR ;
SI ZELUM, NULLUS ARDENTIOR ;
SI PIETATEM IN MARIAM,
NULLUS BERNARDO SIMILIOR.
SACERDOS CHRISTI CHRISTUM MORIBUS EXPRESSIT ;
VERBIS UBIQUE DOCUIT ;
INDEFESSUS, NONNISI IN FERETRO RECUBUIT ;
PAUPERUM PATER,
ORPHANORUM PATRONUS,
PECCATORUM RECONCILIATOR ;
MORS GLORIOSA VITÆ SIMILIS ;
UT VIXERAT, DEVIXIT ;
AD COELUM DEO MATURUS EVOLAVIT.
DIE 28 MENSIS APRILIS,
ANNO DOMINI 1716 OBIT,
43 ÆTATIS SUE.

Voici la traduction :

PASSANT, QUE VOIS-TU ?
UN FLAMBEAU ÉTEINT !
UN HOMME CONSUMÉ PAR LE FEU DE LA CHARITÉ,
QUI SE FIT TOUT A TOUS,
LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT.
SI TU DEMANDES QUELLE FUT SA VIE, AUCUNE NE FUT PLUS
INNOCENTE ;
SA PÉNITENCE ; AUCUNE NE FUT PLUS AUSTÈRE ;
SON ZÈLE ; AUCUN NE FUT PLUS ARDENT ;
SA DÉVOTION ENVERS MARIE ;
PERSONNE NE RESSEMBLA MIEUX A SAINT BERNARD.

PRÊTRE DE J.-C., IL RETRAÇA J.-C. PAR SA VIE ;
 PARTOUT IL LE PRÊCHA PAR SA PAROLE ;
 INFATIGABLE, IL NE S'ARRÊTA QUE DANS LA TOMBE.
 IL FUT LE PÈRE DES PAUVRES,
 LE PROTECTEUR DES ORPHELINS,
 LE RÉCONCILIATEUR DES PÉCHEURS.
 SA MORT GLORIEUSE FUT SEMBLABLE A SA VIE.
 COMME IL AVAIT VÉCU, IL CESSA DE VIVRE.
 MÛR POUR DIEU, IL S'ENVOLA AU CIEL.
 IL MOURUT LE 28 DU MOIS D'AVRIL,
 L'AN 1716 DE NOTRE-SEIGNEUR,
 AGÉ DE 43 ANS.

Cette épitaphe est assurément très remarquable. Elle représente au naturel le portrait de l'homme de Dieu, en exprimant, en peu de mots, son vrai caractère et ses vertus dominantes, qui sont un zèle ardent, une innocence admirable, une austère pénitence, une tendre dévotion pour la Sainte Vierge. Mais, si alors on avait pu prévoir que le grain qu'il avait jeté en terre produirait une riche moisson, on eût inscrit sur le marbre de son tombeau un autre titre de gloire, en ajoutant :

FONDATEUR DES MISSIONNAIRES DE LA COMPAGNIE DE MARIE,
 DE LA CONGRÉGATION DES FILLES DE LA SAGESSE
 ET DES FRÈRES DU SAINT-ESPRIT.

M. l'abbé Barin, grand-vicaire de Nantes, voulut aussi émoigner son affection au Serviteur de Dieu, dont il avait été le protecteur, en envoyant une plaque de marbre, pour être placée à côté de sa tombe, après y avoir fait graver ces mots :

« Ici repose le corps de M. Louis-Marie Grignon de Montfort, excellent missionnaire, dont la vie a été très innocente, dont la pénitence a été admirable, dont les discours, remplis de la grâce du Saint-Esprit, ont converti un nombre infini d'hérétiques et de pécheurs, dont le

zèle pour l'honneur de la Très Sainte Vierge et l'établissement du saint Rosaire a persévéré jusqu'au dernier jour de sa vie. Il est mort en faisant une mission dans cette paroisse, le 28 avril 1716.

« Pour gage de sa tendresse,

« M.-L. BARIN, chantre, chanoine dignitaire et grand-vicaire de l'église cathédrale de Nantes. »

Le tombeau du Bienheureux Serviteur de Dieu n'a point été dérangé jusqu'en 1812, époque à laquelle on voulut en faire l'ouverture. La Révolution elle-même l'avait respecté, bien que l'église eût été profanée.

Le 30 novembre 1812, à 8 heures du soir, en présence de M. David, maire de la commune, du Père Duguet, missionnaire et desservant de la paroisse, des Pères Couprie et Chamousset, également missionnaires, de la Mère Saint-Valère, supérieure générale des Filles de la Sagesse, accompagnée d'un petit nombre de Sœurs, les ouvriers chargés du travail projeté ont commencé par lever la tombe de la Sœur Marie-Louise de Jésus, placée auprès de celle du Bienheureux de Montfort, espérant, par ce moyen, ouvrir son tombeau de côté, sans déranger le cénotaphe bâti au-dessus. En effet, à 9 heures 1/2 du soir, le tombeau était ouvert.

On a trouvé deux cercueils, l'un dans l'autre ; l'extérieur n'avait point de dessus ; l'intérieur avait des planches dessus et à côté, mais détachées les unes des autres et tombées en morceaux pourris. Le corps du Bienheureux était en cendre ; les os les plus gros étaient friables et tombaient en pièces, lorsqu'on les touchait. On trouva un petit crucifix semblable à celui que les Sœurs portent sur lapoitrine, et une ardoise d'un pied en carré, sur

laquelle étaient écrits les mots suivants, surmontés d'un saint Nom de Jésus :

« *Hic jacet Magister Ludovicus Maria Grignon de Montfort, sacerdos et missionnarius apostolicus, qui decessit in odore sanctitatis, die 28 mensis Aprilis, anno Domini 1716, ætatis suæ 44.* »

Ici repose M. Louis-Marie Grignon de Montfort, prêtre et missionnaire apostolique, qui est décédé en odeur de sainteté le 28 avril 1716, à l'âge de 44 ans.

Deux morceaux, l'un d'une jambe, l'autre de la tête, furent retirés du tombeau et remis aux Sœurs. On permit également aux Sœurs d'emporter le petit crucifix et la pierre d'ardoise, ainsi qu'un os du fémur de leur première supérieure générale, dont le corps fut trouvé en poussière.

Une troisième ouverture du tombeau du Bienheureux eut lieu, le 17 janvier 1842, en présence de tous les membres du tribunal ecclésiastique, réuni à cette époque dans la maison des missionnaires, pour s'occuper du procès de Béatification du Serviteur de Dieu. On recueillit religieusement tout ce que l'on trouva dans cette tombe vénérée. Deux médecins, qui avaient été appelés, désignaient les ossements et disaient à quelle partie du corps ils appartenaient ; on rencontra encore quelques dents.

Les restes précieux du Bienheureux furent renfermés dans une petite châsse en plomb. Les épingles qui avaient servi à ensevelir son corps, ses petites chaînettes de la Sainte Vierge, des morceaux de ses souliers, la touffe en soie de son bonnet carré, son chapelet, lequel était en entier, avec un seul chaînon défait, et divers autres objets trouvés dans le tombeau, furent déposés

dans un grand et magnifique vase en porcelaine de Chine. On recueillit même soigneusement plusieurs morceaux de bois provenant de son cercueil, ou peut-être des supports qui avaient soutenu le cercueil dans la tombe, ainsi que la poussière de la tombe, et ces objets furent enfermés dans une caisse en bois de chêne, laquelle contient aussi et la châsse de plomb bien scellée et le vase de porcelaine. Le tout fut descendu religieusement dans le caveau.

On pouvait toucher ces objets, mais le président du tribunal, M. l'abbé Soyer, vicaire général de Luçon et neveu de l'évêque, avait annoncé qu'on ne pouvait en emporter la moindre partie, sans encourir une excommunication réservée au Souverain Pontife.

Nous avons déjà dit que, dès que le corps de Montfort fut déposé sous terre, dans la chapelle de la Sainte-Vierge de l'église paroissiale de Saint-Laurent-sur-Sèvre, ce lieu devint le rendez-vous pieux de tous les habitants des contrées voisines. Depuis ce temps, on a toujours vu la même affluence autour de la tombe du saint missionnaire. On y est accouru même en foule des contrées éloignées. Que de milliers de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, sont venues coller leurs lèvres sur le marbre funéraire qui recouvre ses restes précieux, y déposer un instant quelques vêtements ou quelques linges destinés à l'usage de pauvres malades, arracher des murs de ce tombeau quelques légers fragments de pierre ou quelques grains de poussière pour servir de remède à des êtres souffrants ! Que de gémissements ont été entendus ! Que de larmes de tristesse ou de reconnaissance ont coulé à l'entrée de la chapelle de la Sainte-Vierge ! Que de prières se sont élevées de là vers le ciel ! Que de faveurs corporelles et spirituelles ont été obtenues par l'intercession du Bienheureux Serviteur de Dieu et de Marie !

Pendant sa vie de missionnaire, Montfort entraînait après lui des populations entières, qu'il fascinait, pour ainsi dire, par la puissance de sa parole et par l'éclat de ses vertus ; depuis plus de 170 ans, il les attire encore autour de son tombeau par le souvenir de son enseignement et de sa sainteté, et par les faveurs signalées qu'il leur obtient du ciel.

CHAPITRE V.

AFFAIRE DE LA BÉATIFICATION DU SERVITEUR DE DIEU. —

SES ÉCRITS SONT EXAMINÉS A ROME ET JUGÉS FAVORABLEMENT. — SES ÉCRITS ASCÉTIQUES.

La réputation de sainteté extraordinaire laissée par Montfort dans tous les pays qu'il avait évangélisés, et même dans tous les lieux où il avait porté ses pas ; les guérisons nombreuses et instantanées que l'on croyait avoir obtenues par son intercession ; la confiance entière et la dévotion ardente des populations qui se pressaient constamment autour de son tombeau, tout était fait pour engager l'autorité ecclésiastique à s'occuper sérieusement d'une cause de Béatification et de Canonisation qui semblait avoir des chances de succès.

Le R. P. Deshayes, supérieur général des Communautés de Saint-Laurent, fit le voyage de Rome, en 1823. Il donna tous ses soins à cette grande affaire ; il sut y intéresser les plus hauts personnages de la Cour romaine, et il eut le bonheur de voir ses démarches obtenir un bon résultat.

Mgr Soyer, évêque de Luçon, fut chargé d'ériger un tribunal pour l'audition des témoins dans la cause de Béatification du Serviteur de Dieu. Ce tribunal, composé des vicaires généraux du diocèse et des autres dignitaires de la cathédrale, se réunit d'abord à Luçon, le 4 août 1829, se transporta ensuite à Saint-Laurent, le

27 du même mois, et ne tint sa dernière séance à Luçon que le 10 juillet 1830. Le travail de cette commission fut envoyé à Rome, où il obtint de grands éloges. Ce furent les Pères Hilléreau et Marchand que l'on chargea d'aller porter au Souverain Pontife les pièces du procès. Ils partirent de Saint-Laurent le 29 septembre 1830, et firent leur entrée à Rome le 3 novembre suivant.

L'envoi de ces actes importants à Rome était accompagné d'une éloquente et pieuse supplique de Mgr l'évêque de Luçon.

« Depuis longtemps, y disait-il au Souverain Pontife, depuis longtemps pressé par les vœux du clergé et des fidèles de tout mon diocèse, je sou mets au jugement de Votre Sainteté la vie admirable de Louis-Marie Grignon de Montfort, de cet homme extraordinaire, que Dieu, toujours attentif à la conservation de son Eglise, suscita en nos contrées, vers le commencement du siècle dernier, pour y soutenir la foi et la piété ébranlées, et s'y opposer aux ravages de l'incrédulité et de l'hérésie qui menaçaient l'Eglise presque entière. »

Après avoir tracé rapidement un tableau des vertus sublimes de Montfort, il ajoutait : « En un mot, Très Saint-Père, je ne puis mieux terminer le portrait de cet homme admirable, qu'en lui appliquant ce que l'Ecriture dit d'un roi de Juda : « Sa mémoire est comme un excellent parfum préparé par une main habile ; son souvenir sera doux à tous les hommes comme le miel et comme la musique d'un festin délicieux. Destiné à faire entrer les peuples dans la pénitence, il a fait disparaître les abominations impies. Il a tourné son cœur vers le Seigneur, et, aux jours du crime, il a affermi le règne de la piété. » (Eccl. xlix, 1 et suiv.)

« Enfin, Très Saint-Père, l'opinion de jour en jour plus forte qu'ont tous les peuples de la sainteté de cet homme apostolique et la notoriété publique des guéri-

sons et autres faveurs miraculeuses obtenues journellement par son intercession, ont attiré, et attirent encore à son tombeau une multitude incroyable de personnes, non de mon seul diocèse, mais de tous les diocèses voisins, au point qu'il n'est aucun jour où la piété ne conduise quelques fidèles près des cendres de ce saint missionnaire. »

Vingt autres prélats, cardinaux, archevêques ou évêques de France joignirent à la supplique de Mgr l'évêque de Luçon leurs suppliques particulières. Elles sont toutes glorieuses pour l'homme de Dieu qui avait reçu tant d'humiliations dans sa vie. Nous citerons seulement quelques mots de la lettre de Mgr de Quelen, archevêque de Paris :

« Au moment où plusieurs évêques de France adressent à Votre Sainteté leurs humbles supplications pour en obtenir un jugement favorable dans la cause du vénérable Serviteur de Dieu Louis-Marie Grignon de Montfort, qu'Elle me permette de joindre mes vœux à ceux de mes collègues dans l'épiscopat... M. de Montfort appartient en quelque sorte au diocèse de Paris... C'est ici qu'il a contracté une sainte amitié avec plusieurs grands serviteurs de Dieu que renfermait alors la capitale... Son humilité profonde, son détachement des choses de la terre, son éloignement des vanités du monde, son esprit de pauvreté, de pénitence, de mortification, ce zèle infatigable avec lequel il évangélisa la Bretagne et le Poitou, et dont il reste encore des traces, malgré l'iniquité des temps, sa vie toute sainte et sa précieuse mort, les prodiges que Dieu s'est plu à opérer, depuis un siècle, par l'intercession de son Serviteur : voilà des titres de gloire solides devant le Seigneur et devant les hommes, qui rendront éternelle la mémoire du vénérable Grignon de Montfort... »

L'affaire de la Béatification du pieux missionnaire,

soumise au jugement de Rome dans le cours de l'année 1831, fut accueillie favorablement par le Souverain Pontife, qui la renvoya à l'examen de la Congrégation des Rites. Après un mûr examen, cette Congrégation jugea à l'unanimité, le 1^{er} septembre 1838, qu'il y avait lieu à suivre cette affaire, si tel était le bon plaisir de Sa Sainteté ; et le 7 du même mois, veille de la Nativité de la Très Sainte Vierge, le Décret apostolique de Grégoire XVI accordait au grand Serviteur de Marie le titre de *Vénérable*, en autorisant la Sacrée-Congrégation à poursuivre l'affaire de la Béatification. Le 3 août 1839, le procès appelé de *non-culte*, constatant qu'on n'avait pas devancé le jugement de l'Eglise, en rendant à Montfort le culte réservé aux saints, a été jugé favorablement.

De ce moment, le terrain était déblayé, et l'on pouvait travailler à la construction de l'édifice.

Le procès des écrits du Serviteur de Dieu devait être soumis le premier au jugement de la Cour de Rome. Dès l'année 1841, la Congrégation des Rites donna l'ordre de recueillir tous les écrits composés par lui. Un tribunal ecclésiastique se tint, pour cet effet, à Saint-Laurent, à la fin de 1841, et au commencement de 1842. La plupart des écrits du Bienheureux de Montfort furent présentés dans leur manuscrit autographe, et ce sont les principaux.

C'est ainsi que le manuscrit du livre intitulé : *Amour de la Sagesse éternelle*, a été soumis à la Sacrée-Congrégation, de même qu'un autre traité, qui, sans titre dans l'original, a été imprimé sous celui de : *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*. On a présenté aussi les manuscrits autographes qui suivent : 1^o un traité intitulé : *Le Secret admirable du très saint Rosaire*, qui se trouve dans le même volume que *l'Amour de la Sagesse éternelle* ; 2^o trois volumes de cantiques spirituels ; 3^o un

manuscrit renfermant des plans ou sujets de sermons, disposés dans l'ordre alphabétique ; 4^o un autre manuscrit sur les *trois couronnes de la Sainte Vierge*, lequel contient un grand nombre de fragments sur la dévotion à la Sainte Vierge et sur d'autres sujets.

Des copies collationnées soigneusement avec les autographes, conformément aux décrets de la Congrégation des Rites, ont été faites, tant pour les Règles des missionnaires de la Compagnie de Marie, que pour celles des Filles de la Sagesse. Quant au premier écrit, l'exemplaire déposé dans la Congrégation porte le certificat de conformité, signé par deux notaires et le promoteur fiscal, dont les signatures sont légalisées par l'Ordinaire. Les Règles des missionnaires sont précédées d'une fervente invocation à Dieu relativement à cette Société. Le manuscrit autographe des Règles des Filles de la Sagesse, d'abord déposé aux actes de la Congrégation des Rites, en fut retiré au mois de décembre 1848 ; et la copie qui en fut laissée fut collationnée avec l'original et déclarée conforme par le Chancelier de la Congrégation. On a présenté de plus une copie de statuts et règlements faits pour les missionnaires.

Le Bienheureux Serviteur de Dieu composa des maximes et leçons de la divine Sagesse pour ses religieuses, et des prières journalières à leur usage, qui ont été imprimées, ainsi qu'un opuscule intitulé : *Abrégé de la vie, de la mort et passion, et de la gloire de Jésus et de Marie dans le saint Rosaire*. On a présenté encore un ouvrage intitulé : *Sur l'esclavage de la Sainte Vierge*, copié par une main inconnue, et n'ayant pas d'autre caractère d'authenticité que la déclaration du copiste :

« Que c'est la copie d'un manuscrit que feu M. de Montfort avait écrit de sa main et envoyé à une personne de piété. »

Tels sont les ouvrages du B. de Montfort qui furent

soumis à la révision de la Congrégation des Rites. Rome ayant en son pouvoir les écrits du Serviteur de Dieu, on n'avait plus qu'à attendre sa décision. On attendait avec espérance, mais non pas sans quelque crainte. On craignait que cette attente ne fût bien longue ; on craignait aussi que ces écrits ne fussent pas jugés dignes d'une approbation solennelle et complète. Les temps étaient devenus mauvais pour le Pape et pour la religion. La révolution agitait l'Europe. Pie IX, Souverain Pontife depuis peu d'années, avait été chassé de son Siège, et Rome était tombée au pouvoir des révolutionnaires impies et des spoliateurs de l'Eglise. Le Pape avait à défendre partout la religion persécutée ; il avait à lutter contre des gouvernements puissants et hostiles. Comment le Chef de l'Eglise pouvait-il dans l'exil, et même au retour de l'exil, donner ses soins et son temps à une affaire qui pouvait être retardée, sans aucun détriment pour la religion ? Les affaires générales devaient naturellement faire oublier les affaires particulières.

D'autre part, les écrits du saint missionnaire ne couraient-ils pas risque d'échouer devant un examen sévère ? L'écrivain n'avait-il point laissé échapper de sa plume rapide des propositions fausses, erronées, contraires en quelques points à l'enseignement de l'Eglise ? Des hommes pieux et savants trouvaient quelque chose à redire dans son traité de la dévotion à la Sainte Vierge ; ils taxaient d'exagération ce qu'il disait des privilèges et des grandeurs de la Mère de Dieu. On annonçait même qu'à Rome son examinateur n'avait pas été favorable. Toutes ces craintes devaient heureusement disparaître. La seule voix véritablement autorisée allait se faire entendre en faveur des écrits de cet homme apostolique, qui avait toujours exprimé dans ses pages si brûlantes, dans ses prédications si pathétiques, dans sa conduite si exemplaire, la pure doctrine de l'Evangile et

les vertus mêmes de Jésus-Christ, le modèle de tous les chrétiens.

En 1850, tous les évêques de la province de Bordeaux, réunis dans cette ville en concile provincial, firent, connaître au Souverain Pontife le désir qu'ils avaient de voir arriver à bonne fin la cause de Béatification du V. de Montfort. Le même désir fut encore exprimé plus tard par les évêques de la même province, réunis en concile provincial à Poitiers. En 1853, le R. P. Dalin, alors supérieur général des Communautés de Saint-Laurent, fit le voyage de Rome, et s'occupa avec ardeur de cette grande affaire, afin d'en hâter la solution. Il réussit au delà de toute espérance.

Deux Consultants avaient examiné avec maturité les divers ouvrages du V. Serviteur de Dieu, et avaient fait par écrit leurs rapports qui furent transmis au Promoteur de la foi. Celui-ci s'abstint de faire lui-même des oppositions aux animadversions, et se borna à reproduire les rapports des Consultants, dont il avait supprimé les noms. Les Postulateurs ayant reçu communication de ces observations eurent pleine liberté de répondre aux difficultés dont la doctrine du V. Serviteur de Dieu avait paru susceptible.

Toutes les diverses formalités ayant été remplies, la question des écrits fut posée dans la Congrégation des Rites, assemblée dans le palais apostolique du Vatican, le 7 mai 1853. Les Eminentissimes Cardinaux prononcèrent que les ouvrages revisés ne contenaient rien qui fit obstacle à la poursuite de la cause de Béatification. Ce Décret favorable fut approuvé par le Souverain Pontife le 12 du même mois. Cette première question était heureusement terminée ; et tout faisait espérer le même succès pour le reste de la Cause.

Il nous semble à propos de faire ici quelques réflexions sur les écrits du Bienheureux de Montfort, afin de les

mieux faire connaître. C'est dans l'intérêt de sa gloire et de la gloire de Dieu, c'est aussi dans l'intérêt des personnes de piété, qui seront plus portées à lire ces ouvrages, dont elles ne peuvent manquer de retirer un grand profit.

« L'impression produite par leur lecture, comme l'ont dit les théologiens de Rome qui les ont examinés, n'est pas la même que celle des ouvrages ordinaires. On y sent une onction intérieure, une paix et une consolation qui se trouvent uniquement dans les écrits des âmes privilégiées que Dieu favorise de lumières particulières. »

Rien de recherché, ni de prétentieux dans les écrits du Bienheureux ; point de ces phrases sonores, mais vides de sens, que l'on trouve si souvent, même dans les livres de piété. Tout est simple et noble en même temps ; tout est substantiel. Les idées abondent, et la manière de les exprimer ne manque ordinairement ni de force, ni d'élégance. On sent que c'est un saint qui écrit, mais un saint plein d'intelligence et de cœur, en même temps que de foi et de piété. Il voudrait faire passer dans toutes les âmes l'amour de Dieu, l'amour du divin Crucifié, l'amour de l'auguste Vierge Marie, l'amour de la Croix, l'amour du prochain et tous les autres sentiments pieux dont son cœur d'apôtre est pénétré.

Qu'on lise ses lettres nombreuses, en particulier son incomparable lettre aux *Amis de la Croix*, qu'il a enrôlés lui-même sous l'étendard du Sauveur, on croira lire quelques fragments des épîtres de saint Paul. Il est impossible de rien trouver de plus pieux, de plus ardent, de plus éloquent que la prière qu'il fait à Dieu pour demander des missionnaires, vrais disciples de Jésus et vrais enfants de Marie. On y trouve le style et l'inspiration d'un prophète ; ce sont là des pages brûlantes qu'on ne lit pas sans éprouver une émotion indicible. Rien de plus tendre, de plus paternel, de plus confiant et de plus encourageant que l'allocution qu'il adresse à

tous les membres de sa chère Compagnie de Marie.

Le *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* est sans doute le principal ouvrage du Bienheureux de Montfort. Tous ses écrits respirent l'amour le plus ardent, la plus tendre dévotion envers la Mère de Dieu ; mais dans celui-ci il présente les réflexions les plus puissantes, les exhortations les plus persuasives, afin d'exciter cette dévotion dans ses lecteurs.

La dévotion à la Sainte Vierge que le pieux auteur préconise, consiste à se donner tout entier à Marie, pour être tout entier à Jésus-Christ par elle ; c'est l'abandon de tout soi-même et de tous ses biens naturels et spirituels entre les mains de Marie, avec une parfaite dépendance de cette auguste Vierge, dans tous les actes intérieurs et extérieurs de la vie. Tout donner à Marie, afin de tout donner à Jésus ; faire toutes ses actions par Marie, avec Marie, en Marie, et pour Marie, afin de les faire plus parfaitement par Jésus, avec Jésus, en Jésus, et pour Jésus, voilà en quoi consiste cette précieuse dévotion que Montfort considère comme le chemin le plus court et le plus facile pour arriver à la plus haute perfection.

On ne saurait trop recommander le *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* à toutes les personnes qui unissent l'intelligence à la piété et qui désirent faire de rapides progrès dans la vertu. Il ne sera pas sans intérêt d'apporter ici le témoignage de deux hommes illustres, qui ont parlé avec éloge de l'écrit du dévot Serviteur de Marie et pratiqué la dévotion qu'il enseigne.

Qui ne connaît, par ses ouvrages, le Révérend Père Faber, cet oratorien de Londres, si distingué par sa science et sa vertu ? Il a traduit en anglais et dans son entier le livre dont nous parlons. Dans la préface de son ouvrage, il fait le plus magnifique éloge des vertus apostoliques du saint missionnaire, de ses prédications

et de ses écrits. Citons quelques-unes de ses paroles.

« C'était, dit-il, en l'année 1846 ou 1847, à Saint-Wilfrid, que j'étudiai pour la première fois la vie et l'esprit du Vénérable Grignon de Montfort. Aujourd'hui, après plus de quinze années, il m'est bien permis de dire que ceux qui le prennent pour leur maître trouveront difficilement un saint ou un écrivain ascétique qui captive plus que lui leur intelligence par sa grâce et son esprit. Nous ne pouvons pas encore l'appeler saint, mais le procès de sa Béatification est tellement et si heureusement avancé, que nous ne pouvons pas avoir longtemps à attendre, avant qu'il soit placé sur les autels.

« Dans le xviii^e siècle, peu de personnages sont marqués par la Providence aussi visiblement que cet autre Elie, missionnaire du Saint-Esprit et de Marie. Sa vie entière fut une telle manifestation de la sainte folie de la Croix, que ses biographes s'accordent à le classer avec saint Siméon Salus et saint Philippe de Néri. Clément XI le fit missionnaire apostolique en France, afin qu'il dépensât sa vie à combattre le jansénisme, si compromettant pour le salut des âmes. Depuis les épîtres des apôtres, il serait difficile de trouver des paroles aussi brûlantes que les douze pages de sa prière pour les missionnaires de sa Compagnie. J'y renvoie tous ceux qui ont de la peine à conserver, au milieu de leurs nombreuses épreuves, les premiers feux de l'amour des âmes. Il était à la fois persécuté et vénéré partout.

« La somme de ses travaux, comme celle de saint Antoine de Padoue, est vraiment incroyable et inexplicable. Il a écrit quelques traités spirituels, qui ont eu déjà une remarquable influence sur l'Eglise, depuis le peu d'années qu'ils sont connus, et qui sont appelés à avoir une influence beaucoup plus large encore dans les années à venir. Ses prédications, ses écrits et sa con-

versation étaient tout imprégnés de prophéties et de vues anticipées sur les derniers âges de l'Eglise. »

Après avoir déclaré qu'en Angleterre on n'a pas assez d'amour de Jésus-Christ et de dévotion à la Sainte Vierge, parce que Marie n'est pas assez connue, parce qu'elle n'est pas assez prêchée, le Révérend Père Faber ajoute : « Des milliers d'âmes périssent, parce que Marie est éloignée d'elles. C'est cette ombre indigne et misérable, à laquelle nous osons donner le nom de dévotion à la Sainte Vierge, qui est la cause de toutes ces misères, de tous ces obscurcissements, de tous ces maux, de toutes ces omissions, de tous ces relâchements. Cependant, si nous devons croire la révélation des saints, Dieu veut expressément une plus grande, une plus large, une plus solide, une tout autre dévotion envers sa sainte Mère. Je ne crois pas qu'il y ait une œuvre plus excellente, plus puissante pour arriver à ce but, que la simple propagation de la dévotion particulière du Vénérable Grignon de Montfort.

« Que quelqu'un essaie seulement pour lui-même cette dévotion ; et la surprise que lui feront les grâces qu'elle porte avec elle, et les transformations qu'elle produira dans son âme, le convaincront bientôt de son efficacité, d'ailleurs presque incroyable, comme moyen, pour obtenir le salut des âmes et la venue du royaume de Jésus-Christ. Oh ! si Marie était seulement connue, combien plus admirable serait notre foi, et combien différentes seraient nos communions ! Oh ! si Marie était seulement connue, combien plus heureux, combien plus saints, combien moins mondains nous serions, et combien mieux nous deviendrions les images de Notre-Seigneur et Sauveur, son très cher et tout divin Fils ! »

Nous avons entendu le R. P. Faber, écoutons maintenant le commandant Marceau, dont la conversion et les beaux exemples de vertus ont fait tant de bruit

en France, il y a quelques années, et voyons ce brave et pieux marin mettant en pratique la dévotion à la Sainte Vierge prêchée par Montfort.

On lit dans sa vie si édifiante qu'un ecclésiastique, étant venu le visiter, lui dit, en le quittant : « Je me recommande à vos prières. Je vais bientôt mourir, ne me laissez pas longtemps dans le Purgatoire. — Je ne puis rien vous promettre, lui répondit Marceau, j'ai tout donné à la Sainte Vierge. » En effet, il avait abandonné à Marie, comme à sa bonne Mère, tous ses mérites, toutes ses intentions, toutes ses prières, pour qu'elle en disposât en faveur de qui elle voudrait, selon son bon plaisir. « Dès le commencement de sa conversion, ajoute son historien, il avait été fort touché d'un petit livre du Vénérable Grignon de Montfort sur la dévotion à la Sainte Vierge. Pendant sa campagne d'Océanie, il en fit l'analyse par écrit, et le 2 mars 1848, il demanda à son confesseur, qui était à bord avec lui, la permission de se vouer à Jésus-Christ par son auguste Mère, suivant la méthode du Vénérable de Montfort.

« A son retour d'Océanie, il lut et relut ce livre. Il engageait ses amis à s'en nourrir, et à s'abandonner à Marie dans la forme que cet ouvrage indique. Il écrivit même au supérieur d'un collège pour l'inviter à faire entrer ses élèves dans cette dévotion. « Il me semble, disait-il, que cet opuscule ne doit pas être confondu avec une foule d'autres petits livres, bons sans doute, mais qui n'ont pas la même portée. Je pense que ceux qui suivront les conseils du Père Grignon de Montfort, en se consacrant à Jésus par Marie, entièrement, irrévocablement, recueilleront les avantages que ce saint missionnaire leur promet. Pour moi, je confesse que, depuis que j'ai adopté cette pratique, et que je me suis fait l'esclave de Jésus en Marie, quoique je l'aie sans doute fort mal fait, cette bonne et

douce Maîtresse m'a obtenu toutes les grâces annoncées par son Serviteur. »

D'après la correspondance du commandant Marceau, on voit qu'il contracta son premier engagement le 23 mars 1848, étant à Sidney, dans l'Océanie. Il aimait à renouveler chaque année ses vœux de consécration à Jésus par Marie ; c'est ainsi qu'il les appelait. Ce fut à l'époque de sa consécration de 1850 que, pour faire profession authentique de son dévouement à la Mère de Dieu, il commença à ajouter à sa signature, dans ses correspondances, *Servus Mariæ* (serviteur ou esclave de Marie), sous la seule inspiration de son amour pour la Sainte Vierge, sans se douter peut-être qu'en cela il imitait de grands serviteurs de Dieu. On lui fit des observations à ce sujet ; on l'engagea à renoncer à cette pratique ; mais, après avoir consulté Dieu dans l'oraison, il reconnut que ce titre avait été pour lui une source de bonheur, une source de bien grandes grâces, et il ajouta à sa première signature [un mot de plus en l'honneur du mystère qui est le plus glorieux pour Marie et le plus cher à ses enfants, *Servus Mariæ immaculatæ* (esclave de Marie immaculée).

Nous dirons encore un mot au sujet du *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*. Ce petit et intéressant ouvrage a été imprimé pour la première fois en 1843. Ce n'est que l'année précédente que le manuscrit du Bienheureux de Montfort fut rencontré par hasard, dans la bibliothèque des Pères de la Compagnie de Marie, où il se trouvait confondu avec d'autres manuscrits et quelques livres auxquels on n'attachait aucune importance. A l'époque de la Révolution française de 1793, les livres et manuscrits que possédait la maison des missionnaires de Saint-Laurent furent cachés dans les fermes voisines, où ils restèrent enfouis dans la pousière durant plusieurs années. Plus tard, ceux qui furent

retrouvés, et qui n'étaient pas trop détériorés, furent replacés dans la bibliothèque d'où ils étaient sortis ; mais ce petit *Traité* ne fut point reconnu alors, non plus que quelques autres également composés par le Bienheureux Instituteur de la Compagnie de Marie.

Le pieux auteur semble annoncer ce qui est arrivé à son ouvrage, quand il dit, dans un endroit de son *Traité* : « Je prévois bien des bêtes frémisantes qui viennent en furie pour déchirer ce petit écrit, et celui dont le Saint-Esprit s'est servi pour l'écrire, ou du moins pour l'ensevelir dans le silence d'un coffre, afin qu'il ne paraisse pas. »

CHAPITRE VI.

POÉSIES RELIGIEUSES DU BIENHEUREUX SERVITEUR DE DIEU.

A côté des écrits ascétiques du Bienheureux de Montfort, il faut mettre ses pieux cantiques que l'on ne se lasse point de chanter, surtout dans les pays qu'il a évangélisés, au commencement du siècle dernier, et que ses enfants ont également évangélisés, depuis cette époque. Comme chants religieux, et comme chants populaires, ces cantiques n'ont point encore été égalés. On a beau chercher, on trouve difficilement ailleurs autant de doctrine, de clarté, de force, de douceur et de piété. C'est une poésie toute chrétienne qui n'a rien d'énervé et de sensuel, comme beaucoup de ces chants nouveaux qui profanent trop souvent la voûte de nos églises. Ces productions légères ne sont que de pieuses chansonnettes, bonnes tout au plus à être modulées dans les salons honnêtes et dans les bosquets fleuris, après la lecture des romans dits religieux ; ce ne sont point là des chants graves, instructifs et touchants, qui puissent se faire entendre avec décence et avec fruit dans les temples de la religion et dans les cérémonies chrétiennes.

C'est pendant son séjour à Saint-Sulpice que Montfort commença à composer quelques cantiques. Il a continué toute sa vie, puisque son cantique de clôture pour la mission de Saint-Pompain fut composé un an avant